

cise, & sans superfluité. Soit que le François fût toujours pour lui une langue étrangere, soit que naturellement il ne fût pas abondant en paroles, il cherchoit son mot presque à chaque moment, mais il le trouvoit. Jamais on n'a eu des mœurs plus douces, ni plus sociables; il étoit même homme de plaisir, car c'est un mérite de l'être, pourvû qu'on soit en même temps quelque chose d'opposé. Une Philosophie saine & paisible le dispofoit à recevoir sans trouble les différens événemens de la vie, & le rendoit incapable de ces agitations, dont on a, quand on veut, tant de fujets. A cette tranquillité d'ame tiennent nécessairement la probité & la droiture; on est hors du tumulte des passions, & quiconque a le loisir de penser ne voit rien de mieux à faire que d'être vertueux.



E L O G E

DU P. MALEBRANCHE.

NICOLAS MALEBRANCHE nâquit à Paris le 6 Aoust 1638 de Nicolas Malebranche Secrétaire du Roi, Trésorier des cinq grosses Fermes sous le Ministère du Cardinal de Richelieu, & de Catherine de Lauzon, qui eut un Frere Viceroy du Canada, Intendant de Bordeaux, & enfin Conseiller d'Etat. Il fut le dernier de dix enfans. Un de ses aînés mourut en 1703, Conseiller de la Grand'Chambre, & fort estimé dans le Parlement.

Ce Cadet d'une si nombreuse famille fut fort difficile à élever, à cause de la foiblesse de sa complexion & de ses infirmités continuelles. Il avoit même une conformation particuliere, l'Epine du dos tortueuse, & le Sternon extrêmement enfoncé. Il lui fallut une éducation domestique, & il ne sortit de la Maison paternelle, que pour faire

94 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE
la Philosophie au Collège de la Marche, & la Théologie en Sorbonne. Il les fit en homme d'esprit, mais non en génie supérieur. Il s'étoit toujours destiné à l'Etat Ecclésiastique, où la Nature & la Grace l'appelloient également, & pour s'y attacher encore davantage, en conservant néanmoins une liberté, qui ne lui étoit pas fort nécessaire, il entra dans la Congrégation de l'Oratoire à Paris en 1660.

Il voulut se mettre dans quelque étude convenable à sa profession, & par le conseil du P. le Cointe fameux Auteur des *Annales Ecclesiastici Francorum*, il s'appliqua à l'Histoire Ecclésiastique. Il commença par lire en Grec Eusebe, Socrate, Sozomene, Théodoret; mais les faits ne se lioient point dans sa tête les uns aux autres, ils ne faisoient que s'effacer mutuellement, & un travail inutile produisit bientôt le dégoût. Le célèbre M. Simon, qui étoit alors de l'Oratoire & à Paris, voulut attirer à lui, c'est-à-dire, à l'Hébreu & à la Critique de l'Ecriture Sainte, ce déserteur de l'Histoire, & le P. Malebranche entra sous sa conduite dans cette nouvelle carrière, peu différente de l'autre; aussi n'y faisoit-il pas encore de grands progrès.

Un jour comme il passoit par la rue S. Jacques, un Libraire lui présenta le *Traité de l'Homme* de M. Descartes, qui venoit de paroître. Il avoit vingt-six ans, & ne connoissoit Descartes que de nom, & par quelques objections de ses Cahiers de Philosophie. Il se mit à feuilleter le Livre, & fut frappé comme d'une lumière qui en sortit, toute nouvelle à ses yeux. Il entrevit une Science dont il n'avoit point d'idée, & sentit qu'elle lui convenoit. La Philosophie Scholastique, qu'il avoit eu tout le loisir de connoître, ne lui avoit point fait en faveur de la Philosophie en général l'effet de la simple vûe d'un Volume de Descartes, la sympathie n'avoit point joué, l'unisson n'y étoit point, cette Philosophie ne lui avoit point paru une Philosophie. Il acheta le Livre, le lut avec empressement, & ce qu'on aura peut-être peine à croire, avec un tel trans-

port, qu'il lui en prenoit des battemens de cœur, qui l'obligeoient quelquefois d'interrompre sa lecture. L'invisible & inutile vérité n'est pas accoutumée à trouver tant de sensibilité parmi les hommes, & les objets les plus ordinaires de leurs passions se tiendroient heureux d'y en trouver autant.

Il abandonna donc absolument toute autre étude pour la Philosophie de Descartes. Quand ses Confreres & ses amis les Critiques ou les Historiens, à qui tout cela paroissoit bien creux, lui en faisoient des reproches, il leur demandoit si Adam n'avoit pas eu la Science parfaite, & comme ils en convenoient selon l'opinion commune des Théologiens, il leur disoit que la Science parfaite n'étoit donc pas la Critique, ou l'Histoire, & qu'il ne vouloit sçavoir que ce qu'Adam avoit sçû.

Il en apprit en peu d'années du moins autant que Descartes lui-même en sçavoit; car en Philosophie plus on pense, plus on fait de progrès, & un homme dans le même temps pense beaucoup plus qu'un autre; mais pour les Sciences de faits un homme ne lit dans un temps que ce qu'un autre auroit pu lire. Ainsi le Génie fait les Philosophes aussi-bien que les Poètes, & le temps fait les Sçavans. Le P. Malebranche devint si rapidement Philosophe, qu'au bout de dix années de Cartésianisme il avoit composé le livre de la *Recherche de la Vérité*.

D'abord pour sonder le goût du Public, il en laissa courir le premier Volume manuscrit. M. l'Abbé de S. Jacques, Homme d'une rare vertu, & qui dispoisoit de la Librairie sous M. le Chancelier d'Aligre son Pere, le lut, & aussi-tôt en fit expédier le privilège gratis en 1674.

Ce livre fit beaucoup de bruit, & quoique fondé sur des principes déjà connus, il parut original. L'Auteur étoit Cartésien, mais comme Descartes; il ne paroissoit pas l'avoir suivi, mais rencontré. Il régne en cet Ouvrage un grand art de mettre des idées abstraites dans leur jour, de les lier ensemble, de les fortifier par leur liaison. Il s'y

trouve même un mélange adroit de quantité de choses moins abstraites, qui étant facilement entendues encouragent le Lecteur à s'appliquer aux autres, le flattent de pouvoir tout entendre, & peut-être lui persuadent qu'il entend tout à-peu-près. La diction, outre qu'elle est pure & châtiée, a toute la dignité que les matieres demandent, & toute la grace qu'elles peuvent souffrir. Ce n'est pas qu'il eût apporté aucun soin à cultiver les talens de l'imagination, au contraire il s'est toujours fort attaché à les décrier; mais il en avoit naturellement une fort noble, & fort vive, qui travailloit pour un Ingrat malgré lui-même, & qui ornoit la raison en se cachant d'elle.

Ce premier Volume de la *Recherche de la vérité* eut trop de succès pour n'être pas critiqué. Il le fut par Monsieur Foucher Chanoine de Dijon, à qui le Pere Malebranche répondit dans la Préface du second Volume, qu'il donna l'année suivante. La *Recherche de la Vérité* complete n'en eut que plus d'éclat. De nouvelles vérités naissoient des précédentes, & en cette matiere plus les générations sont nombreuses, plus elles sont nobles. L'Ouvrage enleva un grand nombre de suffrages illustres, entr'autres celui de M. Arnaud, fort considérable par lui-même, & encore plus par les suites.

Je passe sous silence des Répliques de M. Foucher, & des Réponses ou Eclaircissemens, soit du P. Malebranche, soit du P. des Gabets Bénédictin, qui avoit embrassé son système. Tout cela produisit une suite d'Ecrits, & presque nulle instruction. Ce n'étoient que les principes de la *Recherche* peu entendus, ou déguisés d'une part, & de l'autre plus développés, ou tournés différemment. Une longue dispute sur des matieres philosophiques peut contenir peu de philosophie.

On voit par l'exemple du Pere des Gabets que la *Recherche de la Vérité* avoit déjà vivement persuadé quelques Esprits. L'Auteur qui avoit songé sincèrement à instruire ne goûtoit pas les applaudissemens du Public sans
cette

cette persuasion, parce qu'ils ne tournoient qu'à sa gloire, au lieu que la persuasion eût tourné à celle de la vérité ; mais il falloit souvent qu'il prît patience, & se contentât de n'être qu'applaudi. Aussi sa doctrine impose-t-elle des conditions fort dures, elle veut qu'on se dépouille sans cesse de ses sens & de son imagination, que par l'effort d'une méditation suivie on s'éleve à une certaine Région d'Idées, dont l'accès est si difficile, que même parmi les Philosophes, pour qui tous les autres hommes sont peuple, il y a encore un peuple qui ne peut guere aller jusque-là. Cependant ce systême, quoique si intellectuel & si délié, s'est répandu avec le tems, & le nombre de ses sectateurs fait assez d'honneur à l'esprit humain. Il est vrai que ce sont quelquefois ces conditions si dures, qui ont de l'attrait pour lui, & qui le gagnent.

Le Livre de la *Recherche de la Vérité* est plein de Dieu. Dieu est le seul Agent, & cela dans le sens le plus étroit, toute vertu d'agir, toute action lui appartient immédiatement, les causes secondes ne sont point des causes, ce ne sont que des occasions qui déterminent l'action de Dieu, des causes occasionnelles. D'ailleurs quelques points de la Religion Chrétienne, comme le Péché originel, sont prouvés ou expliqués dans ce livre. Cependant le P. Malebranche n'avoit pas encore exposé son systême entier par rapport à la Religion, ou plutôt la maniere dont il accordoit la Religion avec son systême de Philosophie. Il le fit à la sollicitation de M. le Duc de Chevreuse dans ses *Conversations Chrétiennes* en 1677. Là il introduit trois personnages, Théodore qui est lui-même, Aristarque, homme du monde, qui a peu d'habitude avec les idées précises, qui a beaucoup lû, & n'en sçait que moins penser, & Eraste, jeune homme, qui n'est gâté ni par le monde, ni par la Science, & qui saisit par une attention exacte & docile ce qui échappe à l'imagination tumultueuse d'Aristarque. Le Dialogue en est bien entendu, les caractères finement observés, & Aristarque y est, comme il

98 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE
devoit être , philosophiquement comique. Theodore sçait encore mieux que le Socrate de Platon faire accoucher ses Auditeurs des vérités cachées qui étoient en eux ; il leur prouve , ou leur fait découvrir par eux-mêmes l'existence de Dieu , la corruption de la Nature humaine par le péché originel , la nécessité d'un Réparateur ou Médiateur , & celle de la Grace. Le fruit de ces entretiens est la conversion d'Aristarque au système Chrétien du P. Malebranche , & l'entrée d'Erasme dans un Monastere.

Dans une Edition suivante de ces *Conversations Chrétiennes* , le P. Malebranche ajouta des Méditations , où d'une *considération* philosophique il tire toujours une *élévation* à Dieu. Peut-être voulut-il par là répondre à quelques bonnes ames qui lui reprochoient que sa Philosophie abstraite & par conséquent sèche ne pouvoit produire des mouvemens de piété assez affectueux & assez tendres. Il y a cependant assez d'apparence qu'à cet égard les idées Métaphisiques seront toujours pour la plupart du monde comme la flamme de l'Esprit de vin , qui est trop subtile pour brûler du bois.

Le dessein qu'il a eu de lier la Religion à la Philosophie a toujours été celui des plus grands Hommes du Christianisme. Ce n'est pas qu'on ne puisse assez raisonnablement les tenir toutes deux séparées , & pour prévenir tous les troubles régler les limites des deux Empires ; mais il vaut encore mieux reconcilier les Puissances , & les amener à une paix sincère. Quand on y a travaillé , on a toujours traité avec la Philosophie dominante , les Anciens Peres avec celle de Platon , S. Thomas avec celle d'Aristote , & à leur exemple le P. Malebranche a traité avec celle de Descartes , d'autant plus nécessairement , qu'à l'égard de ses principes essentiels il n'a pas crû qu'elle dût être , comme les autres , dominante pour un tems. Il n'a pas seulement accordé cette Philosophie avec la Religion , il a fait voir qu'elle produit plusieurs vérités importantes de la Religion , & peut-être un seul point lui a-t'il donné presque

tout. On sçait que la preuve de la spiritualité de l'Ame apportée par M. Descartes le conduit nécessairement à croire que les pensées de l'Ame ne peuvent être causes physiques des mouvemens du corps, ni les mouvemens du corps causes physiques des pensées de l'Ame, que seulement ils sont réciproquement causes occasionnelles, & que Dieu seul est la cause réelle & physique déterminée à agir par ces causes occasionnelles. Puisqu'un esprit supérieur à un corps, & plus noble, ne le peut mouvoir, un corps ne peut non plus en mouvoir un autre; leur choc n'est que la cause occasionnelle de la communication des mouvemens, que Dieu distribuë entre eux selon certaines Loix établies par lui-même, & certainement inconnues aux corps. Dieu est donc le seul qui agisse soit sur les corps, soit sur les esprits, & de-là il suit que lui seul, & absolument parlant, il peut nous rendre heureux, ou malheureux, principe très fécond de toute la Morale Chrétienne. Puisque Dieu agit sur les corps par des Loix générales, il agit de même sur les esprits. Des Loix générales regnent donc par tout, c'est-à-dire, des volontés générales de Dieu, & c'est par elles qu'il entre tant dans l'ordre de la Nature que dans celui de la Grace des défauts que Dieu n'auroit pû empêcher que par des volontés particulières, peu dignes de lui. Cela repond aux plus grandes objections qui se fassent contre la Providence. C'est-là tout le système dans un racourci, qui ne lui est pas avantageux. Plus on le verra développé, plus la chaîne des idées sera longue, & en même tems étroite. Jamais Philosophe n'a si bien sçû l'art d'en former une.

Elle l'avoit conduit à des vûes particulières sur la Grace, non à l'égard du Dogme, mais de la maniere de l'expliquer. Il ne s'accordoit nullement avec le fameux P. Quesnel, qui étoit encore de l'Oratoire, & qui avoit embrassé les sentimens de M. Arnaud. Le P. Quesnel, pour sçavoir mieux à quoi s'en tenir, souhaita que son Maître eût connoissance des pensées du P. Malebranche, & lia une

partie entre eux chez un ami commun. Le fond du système dont il s'agissoit est que l'ame humaine de J. C. est la cause occasionnelle de la distribution de la Grace par le choix qu'elle fait de certaines personnes pour demander à Dieu qu'il la leur envoie, & que comme cette Ame, toute parfaite qu'elle est, est finie, il ne se peut que l'Ordre de la Grace n'ait ses défauts, aussi bien que celui de la Nature. Il n'y avoit guere d'apparence que M. Arnaud dût recevoir avec docilité ces nouvelles leçons; à peine le P. Malebranche avoit-il commencé à parler qu'on disputa, & par conséquent on ne s'entendit guere, on ne convint de rien, & on se sépara avec assez de mécontentement réciproque. Le seul fruit de la conférence fut que le P. Malebranche promit de mettre ses sentimens par écrit, & M. Arnaud d'y répondre, ou, ce qui revient à peu près au même, il promit la guerre au P. Malebranche.

Malgré la grande réputation de M. Arnaud, & son extrême vivacité sur la matiere de la Grace, qui étoit presque son domaine, le P. Malebranche osa tenir sa parole, & composer son *Traité de la Nature & de la Grace*. Il en fit faire une copie pour M. Arnaud, mais ce Docteur se retira de France en ce tems-là. On la lui envoya en Hollande, & le P. Malebranche fut plus d'un an sans en entendre parler. Ses amis le presserent de publier son ouvrage, & il consentit qu'on l'envoyât à Elzevier, qui l'imprima en 1680. M. Arnaud qui étoit sur les lieux en vit quelques feuilles, & par zele ou pour son opinion, ou pour le P. Malebranche, il voulut arrêter cette impression, mais il n'en pût venir à bout, il ne songea plus qu'à répondre.

Dans cet intervalle le P. Malebranche fit ses *Méditations Chrétiennes & Métaphisiques*, qui parurent en 1683. C'est un Dialogue entre le Verbe & lui. Il étoit persuadé que le Verbe est la Raison universelle, que tout ce que voyent les Esprits créés, ils le voyent dans cette substance créée, même les idées des Corps, que le Verbe est donc

la seule lumière qui nous éclaire & le seul maître qui nous instruit ; & sur ce fondement il l'introduit parlant à lui comme à son disciple , & lui découvrant les plus sublimes vérités de la Métaphisique & de la Religion. Il n'a pas manqué d'avertir dans sa Préface qu'il ne donne pas cependant pour vrais discours du Verbe tous ceux qu'il lui fait tenir ; qu'à la vérité ce sont les réponses qu'il croit en avoir reçues , lorsqu'il l'a interrogé , mais qu'il peut ou l'avoir mal interrogé , ou avoir mal entendu ses réponses , & qu'enfin tout ce qu'il veut dire , c'est qu'il ne faut s'adresser qu'à ce Maître commun & unique. Du reste on peut assurer que le Dialogue a une noblesse digne , autant qu'il est possible , d'un tel Interlocuteur ; l'art de l'Auteur , ou plutôt la disposition naturelle où il se trouvoit , a sçû y répandre un certain sombre auguste & majestueux , propre à tenir les sens & l'imagination dans le silence , & la raison dans l'attention & dans le respect ; & si la Poësie pouvoit prêter des ornemens à la Philosophie , elle ne lui en pourroit pas prêter de plus philosophiques.

En cette année 83 M. Arnaud fit le premier acte d'hostilité. Il n'attaquoit pas le *Traité de la Nature & de la Grâce* , mais l'opinion que l'on voit toutes choses en Dieu , exposée dans la *Recherche de la Vérité* , qu'il avoit lui-même vantée autrefois. Il intitula son *Ouvrage des Vraies & des Fausses Idées*. Il prenoit ce chemin qui n'étoit pas le plus court , pour apprendre , disoit-il , au P. Malebranche à se défier de ses plus chères spéculations métaphisiques , & le préparer par là à se laisser plus facilement defabuser sur la Grâce. Le Pere Malebranche de son côté se plaignit de ce qu'une matiere dont il n'étoit nullement question avoit été malignement choisie , parce qu'elle étoit la plus métaphisique , & par conséquent la plus susceptible de ridicule aux yeux de la plupart du monde. Il y eut plusieurs *Ecrits* de part & d'autre. Comme ils étoient en forme de lettres à un ami commun , d'abord les deux Adversaires , en lui parlant l'un de l'autre , disoient souvent

nôtre ami, mais cette expression vient à disparoître dans la suite. Il lui succède des reproches assaisonnés de tout ce que la charité chrétienne y pouvoit mettre de restrictions & de tours qui ne nuisissent guere au fond. Enfin M. Arnaud en vint à des accusations certainement infoutenables, que son adverfaire met une étendue matérielle en Dieu, & veut artificieusement insinuer des dogmes qui corrompent la pureté de la Religion. Sur ces endroits le P. Malebranche s'adresse à Dieu, & le prie de retenir sa plume, & les mouvemens de son cœur. On sent que le génie de M. Arnaud étoit tout-à-fait guerrier, & celui du P. Malebranche fort pacifique; il dit même en quelque endroit qu'il étoit bien las de donner au monde un spectacle aussi dangereux que ceux contre lesquels on déclame le plus. D'ailleurs M. Arnaud avoit un parti nombreux qui chantoit victoire pour son Chef, dès qu'il paroïssoit dans la lice. Le P. Malebranche au contraire étoit, à ce qu'il prétendoit, sans considération, & même une personne *méprisable*, mais cela même bien pris étoit un avantage, qu'il ne manque pas aussi quelquefois de faire valoir. Quant au fond de la question, on peut penser avec quelle subtilité & quelle force elle fut traitée. A peine l'Europe eût elle fourni encore deux pareils Athletes. Mais où prendre des Juges! il n'y avoit qu'un petit nombre de personnes qui puissent être seulement Spectateurs du combat, & parmi ce petit nombre presque tous étoient de l'un ou de l'autre parti. Un seul Transfuge eût été compté pour une Victoire entiere, mais il n'y eut point de Transfuge.

Pendant la chaleur de cette contestation parut en 84 le *Traité de Morale*, qui n'y avoit nul rapport, & qui avoit été composé auparavant. Le P. Malebranche y tire tous nos devoirs des principes qui lui sont particuliers, on est surpris & peut-être fâché de se voir conduit par la seule Philosophie aux plus rigoureuses obligations du Christianisme, on croit communément pouvoir être Philosophe à meilleur marché.

Toute la contestation sur les Idées n'avoit été qu'un prélude, M. Arnaud n'avoit encore attaqué que des dehors, enfin il vint au corps de la place, & publia en 1685. ses *Réflexions Philosophiques & Théologiques sur le Traité de la Nature & de la Grace*. Il y prétendoit renverser absolument la nouvelle Philosophie ou Théologie du P. Malebranche, que celui-ci soutenoit n'être ni nouvelle, ni sienne, parce qu'il n'auroit pas eu, disoit-il, l'esprit de l'inventer, louange très-forte qu'il lui donnoit. Il croyoit en effet que sa Philosophie appartenoit à Descartes, & sa Théologie à Saint Augustin; mais s'ils avoient posé les fondemens de l'Edifice, c'étoit lui qui l'avoit élevé & porté si haut, qu'eux-mêmes peut-être en eussent été surpris. Il répondit à M. Arnaud toujours de la même manière, & avec le même succès. M. Arnaud fut vainqueur dans son parti, & le P. Malebranche dans le sien. Son Système put souffrir des difficultés, mais tout Système purement Philosophique est destiné à en souffrir, à plus forte raison un Système philosophique & théologique tout ensemble. Celui-ci ressemble à l'Univers, tel qu'il est conçu par le P. Malebranche même, ses défauts sont réparés par la grandeur, la noblesse, l'ordre, l'universalité des veüs.

Après avoir satisfait à M. Arnaud, du moins après s'être satisfait lui-même de bonne foi, il résolut à abandonner la dispute, tant parce qu'il en étoit naturellement ennemi, que parce qu'il croyoit que rien n'étoit plus propre à faire perdre le fil important des vérités, & que les Lecteurs long-tems promenez çà & là dans le vaste pays du pour & du contre ne sçavoient plus à la fin où ils en étoient. Il ramassa toutes les matieres contestées, ou plutôt tout son Système dans un nouvel Ouvrage, qui n'eût aucun air de contestation. Ce furent les *Entretiens sur la Métaphisique & sur la Religion* imprimés en 1688. Ce Livre n'étoit, comme il en convenoit lui-même, que les Livres précédens, & tous ensemble n'étoient encore que la *Recherche de la Vérité*. Mais il présentoit les mêmes

choses dans de nouveaux jours, les appuyoit de nouvelles preuves, en tiroit des conséquences nouvelles, & cela même pouvoit faire voir combien son Système étoit arrêté & fixe, facile à prouver, fertile en conséquences. Il sçavoit que la Vérité sous une certaine forme frappera tel esprit, qu'elle n'auroit pas touché sous un autre. C'est ainsi à peu-près que la Nature est si prodigue en semences de Plantes, il lui suffit que sur un grand nombre de perduës, il y en ait quelqu'une qui vienne à bien.

* V. PHist.
de 1707.
P. 160. &
suiv.

J'ai parlé ailleurs * de la contestation qu'eut le P. Malebranche avec M. Regis sur la grandeur apparente de la Lune, & en général sur celle des Objets, & sans me mêler de décider la question, ce qui n'appartiendroit pas à un Historien, & encore moins à moi, j'ai rapporté qu'elle fût jugée par quatre des plus grands Géomètres en faveur du P. Malebranche, & cela dans l'Eloge même de M. Regis, parce que ces Eloges ne sont qu'historiques, c'est-à-dire vrais. M. Regis renouvella la dispute des Idées, & attaqua de plus le P. Malebranche sur ce qu'il avoit avancé que *le Plaisir rend Heureux*. Ainsi malgré sa vie plus que philosophique & très-chrétienne, il se trouva le Protecteur des plaisirs. A la vérité la question devint si subtile & si métaphisique, que leurs plus grands Partisans auroient mieux aimé y renoncer pour toute leur vie que d'être obligé à les soutenir comme lui.

Nous ne parlons point de quelques Adversaires moins illustres qu'il a eus, ou de quelques contestations moins intéressantes qu'il a essuyées. Il étoit assez naturel que non-seulement la nouveauté & la singularité de ses veüs, mais que sa réputation seule lui attirât des contradictions. On pouvoit l'attaquer pour la gloire de l'avoir attaqué, mais il lui survint une nouvelle guerre par une voye toute différente. Le P. Dom François Lami Bénédictin dans son Livre de la *Connoissance de soi-même* voulut appuyer de l'autorité du P. Malebranche l'idée qu'il s'étoit faite de l'amour qu'on doit avoir pour Dieu. Ces deux Peres étoient

étoient amis, & même le P. Lami passoit pour Disciple du P. Malebranche. Celui-ci trouva mauvais d'avoir été cité pour garant d'un sentiment qu'il prétendoit n'être nullement le sien, & il faut remarquer que cette matiere étoit alors plus délicate que jamais, parce qu'elle avoit rapport au Quiétisme dont on faisoit beaucoup de bruit, & que l'amour désintéressé en paroissoit une branche. Il étoit par cette raison fort décrié, & les Théologiens combattoient un monstre dont il est vrai que la réalité n'étoit point à craindre, mais dont le nom étoit fort dangereux. Le P. Malebranche, pour donner une déclaration publique de ce qu'il pensoit, fit son *Traité de l'Amour de Dieu* en 1697. Là sans attaquer personne, & sans nommer seulement le P. Lami, il expose selon ses principes quel doit être cet amour, & comment il est toujours intéressé, mais il faut convenir qu'il ne le met guère plus à la portée du commun des hommes, que l'amour désintéressé du P. Lami. Après cet ouvrage, qui n'est nullement sur le ton de dispute, & qui renferme tout ce que le P. Malebranche pouvoit dire d'instructif sur ce sujet, il en parut d'autres qui ne sont que la dispute avec peu d'instruction. Le Pere Lami soutint qu'il avoit bien pris la pensée du P. Malebranche, mais que celui-ci en changeoit. Le P. Malebranche nia fortement l'un & l'autre. Il se plaignoit qu'après que M. Regis l'avoit accusé de favoriser le sentiment d'Epicure sur les plaisirs, le P. Lami l'accusoit d'une Morale si pure qu'elle excluoit tout plaisir de l'amour de Dieu. Il a fait souvent cette plainte de n'être pas entendu, & même de M. Arnaud. Ses idées métaphisiques sont des espèces de points indivisibles; si on ne les attrape pas tout-à-fait juste, on les manque tout-à-fait.

La mort de M. Arnaud étoit arrivée en 1694, mais cinq ans après on vit renaître la guerre de ses cendres par deux Lettres posthumes de ce Docteur sur la matiere déjà tant traitée des Idées & des Plaisirs. Le P. Malebranche y ré-

pondit, & joignit à sa réponse un petit *Traité Contre la Prévention*. Ce n'est point, comme on pourroit l'imaginer, un *Traité moral* contre la maladie du genre humain la plus ancienne, la plus générale, & la plus incurable; ce sont uniquement différentes *Démonstrations, Géométriques* par la forme, & selon l'Auteur par leur évidence, de ce *Paradoxe* surprenant, que M. Arnaud n'a fait aucun des *Livres* qui ont paru sous son nom contre le P. Malebranche. Il n'a besoin que d'une seule supposition, qui est que M. Arnaud a dit vrai lorsqu'il a protesté devant Dieu, *qu'il avoit toujours eu un desir sincere de bien prendre les sentimens de ceux qu'il combattoit, & qu'il s'étoit toujours fort éloigné d'employer des artifices pour donner de fausses idées de ces Auteurs & de ces Livres*. Cela supposé les preuves sont victorieuses. Des passages du P. Malebranche manifestement tronqués, des sens mal rendus avec un dessein visible, des artifices trop marqués pour être involontaires, démontrent que celui qui a fait le serment, n'a pas fait les *Livres*. Tout au plus M. Arnaud n'auroit écrit que comme cause générale déterminée par des causes occasionnées défectueuses & imparfaites, c'est-à-dire, par les *Extraits* de quelque *Copiste*.

Tandis que le P. Malebranche avoit tant de contradictions à souffrir dans son pays, sa Philosophie pénétroit à la Chine, & M. l'Evêque de Rosalie l'assura qu'elle y étoit goûtée. Un Missionnaire Jésuite écrivit même à ceux de France qu'ils n'envoyassent à la Chine que des Gens qui sçussent les *Mathématiques*, & les *Ouvrages* du P. Malebranche. Il est certain que cette Nation tant vantée jusqu'à présent pour l'esprit paroît avoir beaucoup plus de goût que de talent pour les *Mathématiques*, mais peut-être en récompense la subtilité dont on la louë est-elle celle que la *Métaphisique* demande. Quoiqu'il en soit, M. de Rosalie pressa fort le Pere Malebranche d'écrire pour les Chinois. Il le fit en 1708 par un petit *Dialogue* in-

titulé : *Entretien d'un Philosophe Chrétien & d'un Philosophe Chinois sur la Nature de Dieu.* Le Chinois tient que la matière est éternelle, infinie, incréée, & qu'un *Ly*, espèce de forme de la matière, est l'intelligence & la sagesse souveraine, quoiqu'il ne soit pas un être intelligent & sage, distinct de la matière, & indépendant d'elle. Le Chrétien n'a pas beaucoup de peine à détruire cet étrange *Ly*, ou plutôt à en rectifier l'idée, & à la changer en celle du vrai Dieu. Il y a même cela d'heureux que le *Ly* étant, selon le Chinois, la raison universelle, il est tout disposé à devenir celle qui, selon le P. Malebranche, éclaire tous les hommes, & dans laquelle on voit tout. Quoiqu'à cause du grand éloignement des Philosophes Chinois seuls intéressés à cet ouvrage, il ne parût pas devoir attirer de querelle au P. Malebranche, il lui en attira pourtant une, & ce fut avec les Journalistes de Trévoux. Ils ne convinrent pas de l'athéisme qu'on attribuoit aux Lettrés de la Chine, mais le P. Malebranche soutint par quantité de Livres des Missionnaires Jésuites que cette accusation n'étoit que trop fondée.

Son dernier Livre, qui a paru en 1715, a été les *Réflexions sur la Prémotion Physique*, pour répondre à un Livre intitulé *De l'Action de Dieu sur les Créatures*, où l'on prétendoit établir cette Prémotion. L'Auteur s'appuyoit quelquefois du P. Malebranche, & l'amenoit à lui, mais celui-ci ne voulut ni le suivre, où il avoit dessein de le mener, ni convenir qu'il s'égaroit quand ils n'alloient pas ensemble. En un mot le système *De l'Action de Dieu* en conservant le nom de la liberté anéantissoit la chose, & le P. Malebranche s'attacha à expliquer comment il la conservoit entière. Il représente la Prémotion physique par une comparaison aussi concluante peut-être, & certainement plus touchante que tous les raisonnemens métaphisiques. Un Ouvrier a fait une Statue dont la tête qui se peut mouvoir par une Charnière, s'incline respectueuse-

ment devant lui pourvû qu'il tire un cordon. Toutes les fois qu'il le tire, il est fort content des hommages de sa Statuë, mais un jour qu'il ne le tire point, elle ne le saluë point, & il la brise de dépit. Le P. Malebranche prouve aisément que dans ce système Dieu ne seroit pas assez bon, ni assez juste; il entreprend de prouver d'ailleurs que dans le sien il l'est assez, & autant qu'il le doit être, quoiqu'il ne le soit pas comme M. Bayle & quelques Philosophes auroient désiré. Ainsi d'un côté il décharge l'idée de Dieu de la fausse rigueur que quelques Théologiens y attachent, & de l'autre il la justifie de la véritable rigueur que la Religion nous y découvre, & il passe entre les deux écueils d'une Théologie trop sévère & désespérante, & d'une Philosophie trop humaine & trop relâchée. Il finit son Livre par prier qu'on ne le juge point sans avoir pris la peine de le lire & de l'entendre, & cette priere renouvelée dans un Ouvrage, le dernier de tant d'Ouvrages, marque assez combien cette faveur est difficile à obtenir du Public.

Jusqu'ici nous n'avons guere représenté le P. Malebranche que comme Métaphisicien ou Théologien, & en ces deux qualités il seroit étranger à l'Académie des Sciences, qui passeroit témérairement ses bornes en touchant le moins du monde à la Théologie, & qui s'abstient totalement de la Métaphisique, parce qu'elle paroît trop incertaine & trop contentieuse, ou du moins d'une utilité peu sensible. Mais il étoit aussi grand Géometre & grand Physicien, & son sçavoir en ces matieres, répandu avec éclat dans ses principaux Ouvrages, lui fit donner une Place d'Honoraire dans cette Compagnie, lorsque le renouvellement s'en fit en 1699. La Géométrie & la Physique furent même les degrés qui le conduisirent à la Métaphisique & à la Théologie, & devinrent presque toujours dans la suite ou le fondement, ou l'appui, ou l'ornement de ses plus sublimes spéculations.

En 1712 parut la dernière Edition de la *Recherche de la Vérité*. Il y a donné une Théorie entière des Loix du mouvement, sujet sur lequel il avoit fort médité, & beaucoup rectifié ses premières pensées, dont il avoit reconnu l'erreur, car les hommes se trompent, & les grands hommes reconnoissent qu'ils se sont trompés. Il a de plus ajouté à cette Edition un grand morceau de Physique tout neuf, qui est le Système général de l'Univers. C'est celui de Descartes réformé, & cependant fort différent. Il roule sur une idée qui a été très-familière à ce grand Inventeur, & qu'il n'a pas poussée aussi loin qu'il auroit dû. Elle seule, selon le P. Malebranche, rend raison de tout ce qu'il y a de plus général & de plus inconnu dans la Physique, de la dureté des Corps, de leur ressort, de leur pesanteur, de la lumière, de sa propagation instantanée, de ses réflexions & réfractations, de la génération du feu & des couleurs. Il faut bien que cette idée soit une supposition, mais à peine en est-elle une, car elle est copiée d'après une chose incontestable chés les Cartésiens, & que les autres Philosophes ne peuvent contester sans tomber dans d'étranges pensées. En un mot, comme l'Univers Cartésien est composé d'une infinité de Tourbillons presque immenses, dont les Etoiles fixes sont les centres, qu'ils ne se détruisent point les uns les autres pour en faire un total, mais ajustent leurs mouvemens de manière à pouvoir tourner tous ensemble, & chacun du sens qui convient au tout, que par leurs forces centrifuges ils se compriment sans cesse les uns les autres, mais se compriment également, & se conservent dans l'équilibre où ils se sont mis; de même le P. Malebranche imagine que toute la matière subtile répandue dans un Tourbillon particulier, dans le nôtre, par exemple, est divisée en une infinité de Tourbillons presque infiniment petits, dont la vitesse est fort grande, & par conséquent la force centrifuge presque infinie, puisqu'elle est le carré de la vitesse divisée par le diamètre du

Cercle. Voilà un grand fonds de force pour tous les besoins de la Phisique. Quand des particules grossieres sont en repos les unes auprès des autres, & se touchent immédiatement, elles sont comprimées en tout sens par les forces centrifuges des petits Tourbillons qui les environnent, & auxquelles elles ne résistent par aucune autre force, & de là vient la dureté des corps. Si on les plie de façon que les petits Tourbillons contenus dans leurs interstices ne puissent plus s'y mouvoir comme auparavant, ils tendent par leurs forces centrifuges à rétablir ces corps dans leur premier état, & c'est-là le ressort. La lumiere est une pression causée par le corps lumineux à toute la Sphere des petits Tourbillons environnans, & parce que tout est plein, cette pression se communique en un instant du centre de la Sphere jusqu'à sa dernière surface. De plus, comme les pressions du corps lumineux se font par reprises, à cause qu'il est repoussé à chaque instant qu'il pousse; il se fait des vibrations de pression, dont le nombre plus ou moins grand dans un temps déterminé produit les différentes couleurs, ainsi que le nombre des vibrations de l'air grossier ébranlé par un corps sonore produit les différens tons. Un petit Tourbillon peut recevoir à la fois une infinité de pressions différentes, ce que ne pourroit pas un corps dur, & par conséquent une infinité de rayons différemment colorés peuvent passer par le même point phisique sans se détruire & sans s'altérer. La refraction vient de l'inégalité des pressions qui agissent sur un rayon, lorsqu'il vient à passer d'un milieu dans un autre. La pesanteur, phénomène si commun & jusqu'à présent si incompréhensible, suit du même principe, mais l'explication en seroit trop longue. Enfin le P. Malebranche regardoit les petits Tourbillons comme la clef de toute la Phisique, & c'est un grand préjugé en leur faveur que de pouvoir être mis à tant d'usages.

Le P. Malebranche, quoique d'une mauvaise consti-

DES SCIENCES.

tion, avoit joui d'une santé assez égale, non-seulement par le régime que sa piété & son état lui prescrivoient, mais par des attentions particulieres, auxquelles il avoit été obligé. Son principal remede, dès qu'il sentoit quelque incommodité, étoit une grande quantité d'eau dont il se lavoit abondamment le dedans du corps, persuadé que quand l'Hidraulique étoit chez nous en bon état, tout alloit bien. Mais enfin il tomba fort malade en 1715, âgé de 77 ans, & l'on jugea d'abord qu'il y avoit peu à espérer. C'étoit une défaillance universelle, sans fièvre, sans fluxion, sans obstruction, mais avec de vives douleurs.

Cette maladie lui épargna le chagrin d'entrer dans une contestation, qui venoit encore le chercher, & troubler son repos. Un nouvel ennemi s'étoit déclaré, le P. du Terré Jesuite, qui publia cette année une ample réfutation de tout son système. Le P. Malebranche avoit passé, malgré lui, une bonne partie de sa vie les armes à la main, toujours sur la défensive, & il n'y eut que la mort qui le pût soustraire à cette fatalité. Il avoit eu même à souffrir d'autres contradictions moins éclatantes & plus fâcheuses. On feroit une longue Histoire des vérités qui ont été mal reçues chez les hommes, & des mauvais traitemens essuyés par les introducteurs de ces malheureuses Etrangères.

Le P. Malebranche fut malade quatre mois, s'affoiblissant de jour en jour, & se desséchant jusqu'à n'être plus qu'un vrai Squelete. Son mal s'accommoda à sa Philosophie, le corps qu'il avoit tant méprisé se réduisit presque à rien, & l'esprit accoutumé à la supériorité demeura sain & entier. Il n'en faisoit usage que pour s'exciter à des sentimens de Religion, & quelquefois par délassement pour philosopher sur le dépérissement de la Machine. Il fut toujours spectateur tranquille de sa longue mort, dont le dernier moment, qui arriva le 13 Octobre, fut tel que l'on crut qu'il reposoit.

Depuis que la lecture de Descartes l'avoit mis sur les bonnes voyes, il n'avoit étudié que pour s'éclairer l'esprit, & non pour se charger la mémoire, car l'esprit a besoin de lumieres; & n'en a jamais trop, mais la mémoire est le plus souvent accablée de fardeaux inutiles, aussi ne cherche-t'elle qu'à les secouer. Il avoit donc assez peu lû, & cependant beaucoup appris. Il retranchoit de ses lectures celles qui ne sont que de pure érudition, un Insecte le touchoit plus que toute l'Histoire Grecque ou Romaine, & en effet un grand génie voit d'un coup d'œil beaucoup d'Histoires dans une seule réflexion d'une certaine espèce. Il méprisoit aussi cette espèce de Philosophie, qui ne consiste qu'à apprendre les sentimens de différens Philosophes, on peut sçavoir l'Histoire des pensées des hommes sans penser. Après cela, on ne sera pas surpris qu'il n'eût jamais pû lire dix Vers de suite sans dégoût. Il méditoit assidüement, & même avec certaines précautions, comme de fermer ses fenêtres. Il avoit si bien acquis la pénible habitude de l'attention, que quand on lui proposoit quelque chose de difficile, on voyoit dans l'instant son esprit se pointer vers l'objet, & le pénétrer. Ses délassemens étoient des divertissemens d'enfant, & c'étoit par une raison très-digne d'un Philosophe qu'il y recherchoit cette puérilité honteuse en apparence, il ne vouloit point qu'ils laissassent aucune trace dans son ame; dès qu'ils étoient passés, il ne lui en restoit rien, que de ne s'être pas toujours appliqué. Il étoit extrêmement ménager de toutes les forces de son esprit, & soigneux de les conserver à la Philosophie. Cette simplicité, que les grands hommes osent presque seuls se permettre, & dont le contraste relève tout ce qu'ils ont de rare, étoit parfaite en lui. Une piété fort éclairée, fort attentive & fort sévere perfectionnoit des mœurs que la nature seule mettoit déjà, s'il étoit possible, en état de n'en avoir pas beaucoup de besoin. Sa conversation rouloit sur les mêmes matieres que ses Li-
vres,

vres, seulement pour ne pas trop effaroucher la plupart des gens, il tâchoit de la rendre un peu moins chrétienne; mais il ne relâchoit rien du philosophique. Elle étoit fort recherchée, quoique si sage & si instructive. Il y affectoit autant de se dépouiller d'une supériorité qui lui appartenoit, que les autres affectent d'en prendre une qui ne leur appartient pas, il vouloit être utile à la vérité, & il sçavoit que ce n'est guere qu'avec un air humble & soumis qu'elle peut se glisser chez les hommes. Il ne venoit presque point d'Etrangers sçavants à Paris, qui ne lui rendissent leurs hommages; on dit que des Princes Allemands y sont venus exprès pour lui, & je sçais que dans la Guerre du Roi Guillaume, un Officier Anglois prisonnier se consoloit de venir ici, parce qu'aussi-bien il avoit toujours eu envie de voir le Roi Louis XIV. & M. Malebranche. Il a eu l'honneur de recevoir une visite de Jacques II. Roi d'Angleterre. Mais ces curiosités passageres ne sont pas si glorieuses pour lui que l'assiduité constante de ceux qui vouloient véritablement le voir, & non pas seulement l'avoir vû. Milord Quadrington, qui est mort Vice-Roi de la Jamaïque, pendant plus de deux ans de séjour qu'il fit à Paris, venoit passer avec lui deux ou trois heures presque tous les matins. Je ne sçais par quel hazard la Nation Angloise nous fournit tant de suffrages, on y pourroit joindre encore une traduction Angloise de la *Recherche de la Vérité*. Mais enfin ce hazard, si c'en est un, est heureux; c'est une estime précieuse que celle d'une Nation si éclairée, & si peu disposée à estimer légèrement. Les Compatriotes du P. Malebranché sentoient aussi ce qu'il valoit, & un assez grand nombre de gens de mérite se rassembloient autour de lui. Ils étoient la plupart ses disciples & ses amis en même temps, & l'on ne pouvoit guere être l'un sans l'autre; il eût été difficile d'être en liaison particuliere avec un homme toujours plein d'un Système qu'on eût rejeté, & si l'on recevoit le Système, il n'étoit

114 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
pas possible qu'on ne goûtât infiniment le caractère de
l'Auteur, qui n'étoit, pour ainsi dire, que le Système vi-
vant. Aussi jamais Philosophe, sans en excepter Pithagore,
n'a-t'il eu des Sectateurs plus persuadés, & l'on peut
soupçonner que pour produire cette forte persuasion, les
qualités personnelles du P. Malebranche aidoient à ses rai-
sonnements.



MEMOIRES

COMMÉMORATION
DU TROISIÈME CENTENAIRE DE LA NAISSANCE
DE
NICOLAS MALEBRANCHE

À LA SORBONNE

Le samedi 25 juin 1938 (1).

DISCOURS DE M. ÉMILE PICARD,

de l'Académie française,

Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences.

Malebranche, ébloui dans sa jeunesse, comme il l'a dit lui-même, par la philosophie cartésienne, resta toute sa vie un disciple de Descartes. Cependant, en plus d'un point, il poussa les idées du maître plus loin que celui-ci n'aurait sans doute voulu: en *métaphysique*, avec la vision en Dieu et les causes occasionnelles; en *physique*, dans sa théorie des lois du mouvement, où, en conservant le langage de Descartes, il réforme son système et cherche à rendre compte de ce qu'il y a de plus général dans la nature. Malebranche fut ainsi conduit à émettre sur la lumière des idées appelées à un grand avenir. C'est là, dans l'ordre scientifique, son vrai titre de gloire; mais,

(1) Cérémonie organisée par la Société française de philosophie.

pour le bien entendre, il est nécessaire de jeter un rapide coup d'œil sur l'histoire de l'Optique.

A la Renaissance, Galilée se demanda le premier, semble-t-il, si la lumière met un temps fini pour aller d'un point à un autre; il chercha même à faire une expérience pour en décider, mais des techniques insuffisantes ne permettaient pas alors de conclure. Descartes, dans sa Dioptrique, se contenta d'abord d'une comparaison de la lumière avec un bâton qui, tenu à la main, donne quelque idée du corps frappé. Le bâton étant supposé incompressible, l'action passe instantanément du corps à la main. Aussi Descartes regarde-t-il la vitesse de la lumière comme infinie; c'était même là une proposition essentielle de son système, à tel point qu'il ne craint pas de dire que, si elle était convaincue d'erreur, il serait prêt à dire qu'il ne sait rien en philosophie. Descartes utilise aussi la même comparaison pour donner une explication des couleurs. Dans son livre sur *les Météores*, il cherche à pénétrer davantage dans l'étude des phénomènes lumineux; il parle des petites boules de la matière subtile qui roulent de diverses façons dans les pores des corps terrestres, faisant naître ainsi des différences dans nos sensations de couleurs. Il insiste aussi sur ce qu'il n'est pas besoin dans la vision de supposer qu'il passe quelque chose de matériel depuis les objets jusqu'à l'œil, regardant en fait la lumière comme une pression transmise instantanément par l'intermédiaire d'un élément incompressible.

Vingt-six ans après la mort de Descartes, l'astronome danois Roemer faisait à l'Académie des Sciences de Paris une communication sur la vitesse finie de la lumière. Il déduisait cette vitesse de l'observation des satellites de Jupiter, arrivant ainsi à la conclusion que la lumière met environ huit minutes un quart pour aller du Soleil à la Terre. Les objections furent d'abord nombreuses, mais la confiance s'établit définitivement dans l'interprétation de Roemer, quand la découverte par Bradley de l'aberration de la lumière venant des étoiles vint apporter un témoignage décisif. De nombreuses années se sont écoulées avant que des expériences à la surface de la Terre fassent connaître, indépendamment de tout phénomène astronomique, la valeur précise de la vitesse de la lumière.

La seconde moitié du dix-septième siècle vit se développer deux théories très différentes. On rencontre d'abord une théorie corpusculaire avec Newton, dans laquelle de petits corpuscules émanés des corps lumineux produisent la vision en frappant notre rétine; d'autre part dans un traité écrit pendant son séjour en France, Huygens développe sa théorie des ondulations. Comme Descartes, Huygens n'admet pas dans les phénomènes lumineux un transport de substance, mais, à l'inverse du philosophe et avant la publication des travaux de Roemer, il pose en principe que la lumière ne se transmet pas instantanément; elle se transmet par onde dans un milieu élastique. Pour prouver l'existence de ce milieu, Huygens invoque l'expérience barométrique de Torricelli, et affirme que le vide barométrique laissant passer la lumière doit contenir une substance d'espèce nouvelle: c'est l'éther.

Telles étaient les idées essentielles émises sur les phénomènes lumineux, quand Malebranche poursuivait ses travaux. Après avoir admis d'abord avec Descartes que la transmission de la lumière est instantanée, il s'était rallié aux idées de Roemer sur la vitesse finie. Malebranche se représente les corps à la manière de Descartes; mais, et c'est là un point capital, la matière subtile du philosophe n'est plus pour lui incompressible. Elle est, dit-il, formée de petits tourbillons, et elle n'a de dureté que parce que les corps environnants la compriment. Dans ces conditions, la vitesse de la lumière peut être finie. Entre le corps lumineux et l'œil de l'observateur la matière subtile entre en vibration, et Malebranche parle des secousses qu'il appelle *vibrations de pression*. Son attention est appelée de suite sur la période de la vibration, ou, ce qui revient au même, sur sa fréquence. Il dira par exemple, et je cite ses propres expressions: « Le rayon rouge recommence ses vibrations moins souvent que ceux qui le suivent dans le spectre solaire, et le violet est celui dont les vibrations sont les plus promptes ».

C'est dans le dernier chapitre de la *Recherche de la Vérité* que Malebranche a montré la nécessité d'une matière subtile compressi-

ble pour transmettre la lumière et les différentes couleurs. Il a développé plus tard l'ensemble de sa théorie dans un travail présenté en 1699 à l'Académie des sciences, dont il venait d'être nommé membre honoraire. L'honneur lui revient donc d'avoir posé d'une manière expresse l'hypothèse que la fréquence des vibrations caractérise la couleur des rayons lumineux; quant à l'éclat, il est d'après lui croissant avec l'amplitude de ces vibrations. Malebranche insiste dans son mémoire sur ce qu'il en est de la lumière et des couleurs comme du son et des différents tons. La grandeur du son, dit-il, vient du plus ou moins de force des vibrations de l'air, et la diversité des tons du plus ou moins de promptitude de ces vibrations.

Il est curieux de remarquer que Huygens, dans son célèbre ouvrage, n'a donné aucune explication sur les couleurs, et il est non moins intéressant de rappeler que Newton a émis, dans une étude critique de la théorie du grand physicien hollandais, l'opinion que les couleurs devraient dans cette théorie être rattachées à l'amplitude des vibrations.

Un long temps s'est écoulé avant que la découverte d'un nouveau phénomène, celui des interférences, permette d'évaluer les fréquences dont Malebranche avait montré l'importance dans l'explication des couleurs. Au 18^{me} siècle, la théorie newtonienne de l'émission triompha complètement et le mémoire de Malebranche resta alors à peu près inconnu.

Seul, l'illustre mathématicien suisse Euler se montra partisan de la théorie des ondulations. Dans ses *Lettres à une princesse d'Allemagne*, faisant la critique du système de Newton, il s'étonne même avec une violence amusante que ce système ait été imaginé par un si grand homme et embrassé par tant de philosophes éclairés. Ce n'est qu'au 19^{me} siècle que la théorie ondulatoire fut brillamment développée par Young et surtout par Fresnel et les physiciens-géomètres qui l'ont suivi. Elle explique un nombre immense de faits, et l'édifice ainsi élevé est un des plus beaux que l'on rencontre dans l'histoire de la Physique.

Et, cependant, il y a quelque cinquante ans, des expériences sur les phénomènes lumineux dans les systèmes en mouvement ont fait douter de l'existence de l'éther, au moins tel que l'ont conçu Fresnel et ses successeurs. Le milieu éthéré n'est plus guère aujourd'hui pour beaucoup de physiciens qu'une hypostase de l'espace, et il ne lui reste qu'une existence mathématique. C'est là le destin de nombreuses théories. Un moment arrive où, après la découverte de nouveaux phénomènes, les éléments figurés qui avaient joué un rôle dans leur établissement deviennent insuffisants. Mais on en retient le plus souvent, hâtons-nous de le dire, une idée d'ordre mathématique; tels en Optique l'idée de périodicité et, par suite, le nombre correspondant à une couleur. On continue à parler d'ondulations, quoiqu'on ne sache plus ce qui ondule; seul reste intéressant le nombre correspondant à la longueur de l'onde pour l'explication de nombreux phénomènes. Quoi qu'il en soit des interprétations ultérieures, le grand oratorien, dont nous célébrons aujourd'hui le troisième centenaire, a été dans ces questions un précurseur. Aussi l'histoire des sciences doit-elle inscrire le nom de Malebranche parmi ceux des savants à qui les théories de l'Optique doivent un sérieux progrès.
